

La notion de "preuve" en grammaire comparée des langues indo-européennes

Marie-José Reichler-Béguelin
Université de Fribourg (Suisse)

"... les sciences [...] ne sont pas éternelles: ce sont des valeurs qui montent et descendent à une Bourse, la Bourse de l'Histoire [...]"

Roland Barthes, *Leçon*, Paris, Seuil, 1979, p. 28

La grammaire comparée et les sciences du langage

1.1. Parmi les sciences du langage, il en est une qui, aujourd'hui, semble particulièrement frappée par un phénomène de dévaluation, ou de décote: il s'agit de la grammaire comparée des langues indo-européennes.

1.2. Au 19^{ème} siècle, la linguistique se confondait avec la pratique comparative: tous les linguistes, ou presque, étaient aussi des indo-européanistes. A l'heure actuelle, pareille spécialisation est devenue une rareté, et cette mutation s'accompagne d'un déclin évident du statut institutionnel de la discipline. Ainsi, durant sa carrière universitaire à Paris et à Genève, il est bien connu que F. de Saussure n'a pour ainsi dire enseigné que les langues indo-européennes, qui occupaient le premier plan même dans les trois fameux cours dits de linguistique "générale" qui ont été à la source du *CLG*. L'enseignement de ses successeurs à l'Université de Genève, Bally et Frei, portait encore en partie sur la grammaire comparée des langues classiques. Aujourd'hui en revanche, il n'existe plus, dans cette même université, de chaire de grammaire comparée. Autre symptôme frappant: on connaît certes, à date récente, des comparatistes qui ont migré vers la linguistique générale selon le mouvement inauguré par Saussure (tel est le cas de

Bally, Benveniste, Martinet): l'inverse n'est pas attesté, à ma connaissance au moins.

1.3. Un tel phénomène pose le problème des causes historiques de l'essor et du déclin d'une discipline. Comment se fait-il qu'un savoir constitué semble rencontrer ses limites, qu'il tende à l'éclipse ? La question est bien sûr trop vaste pour recevoir réponse ici, et je laisse aux spécialistes compétents de l'histoire de la linguistique le soin de formuler des hypothèses.

Domaine d'exploration, procédures heuristiques

2. Mon propos sera plus particulier: je voudrais examiner si le discours des indo-européanistes, en tant que discours à prétention scientifique, porte trace, d'une manière ou d'une autre, de ce "déclin boursier" dont je viens de signaler sommairement quelques grands signes. En d'autres termes, pourrait-on attribuer à des raisons internes, d'ordre épistémologique plutôt que socio-culturel, le fait que la grammaire comparée ne fasse plus partie aujourd'hui des sciences humaines pilotes, qu'elle soit *de facto*, et en dépit des bonnes paroles, victime d'un certain discrédit ?

2.1. Bien sûr, on pourrait invoquer le problème du matériau observable, de son caractère fini et éventuellement épuisable quand il s'agit de langues anciennes. Au 20^{ème} siècle, la grammaire comparée a été marquée par le déchiffrement du hittite, dès les années 20, puis par celui du mycénien, après la seconde guerre mondiale. Ces découvertes, auxquelles il faut ajouter les études sur le tokharien, ont permis de vérifier l'efficacité de la méthode perfectionnée vers la fin du siècle dernier dans l'effervescence néo-grammairienne, méthode portée à son plus haut niveau, et peut-être déjà surpassée, par la théorie saussurienne des "coefficients" sonantiques. Mais aujourd'hui, les principaux défis sont relevés, et les domaines d'exploration nouveaux, peu nombreux. Les grandes langues indo-européennes ayant été bien décrites, le comparatiste actuel n'aurait-il plus qu'à donner dans l'argutie de détail, à rebrasser sans fin les discours de prestigieux prédécesseurs, à peaufiner des modèles dont les grandes lignes font l'objet d'un relatif consensus ? A cette idée sans doute trop simple, on peut rétorquer que le changement linguistique est loin d'avoir perdu tout son mystère. En ce sens au

moins, il reste du pain sur la planche pour les diachroniciens, et les faits observés et collectés par la grammaire comparée des langues indo-européennes demeurent, à cet égard, un réservoir de données empiriques inépuisé.

2.2. Ce qui m'intéressera dès lors dans le présent exposé, ce n'est pas véritablement la question du champ d'investigation, qui, à mon sens, garde ses vertus fascinatrices, et n'a pas livré tous ses secrets. Je voudrais plutôt poser le problème des procédures heuristiques, des moyens rhétoriques et des critères de validation qui caractérisent le discours des indo-européanistes d'hier et d'aujourd'hui. En examinant la notion de **preuve** en linguistique historique, il s'agira de mettre en lumière à quelles conditions les comparatistes estiment (implicitement ou explicitement) qu'un raisonnement comparatif, ou qu'une reconstruction diachronique, peut être retenue pour valide, acquise, certaine...

2.3. Notons en effet le statut épistémologique à la fois particulier et exemplaire des reconstructions opérées par la grammaire comparée:

a) On peut considérer ces reconstructions comme des types de modélisations homogénéisantes, auxquels les savants procèdent à partir des données observables disparates soumises à leur appréciation. Ainsi, une première opération intellectuelle de **comparaison** associe deux ou plusieurs formes plus ou moins différentes comme skr. *mādhyah*, lat. *medius*, gr. *mésos*; une seconde opération de **reconstruction** restitue l'unité perdue en posant un prototype **médh^hyo^s*, compatible avec les évolutions phonétiques supposées dans chaque tradition linguistique.

b) L'indo-européen étant une langue hypothétique, dont on n'a pas de trace conservée en dehors des langues-filles attestées, on ne peut compter sur une validation directe qui serait apportée aux entités reconstruites: la découverte, en hittite, d'un reflet des "coefficients sonantiques" postulés par F. de Saussure préalablement à son déchiffrement, demeure un cas spécial, spectaculaire mais peu commun, de confirmation externe. En l'absence de critères factuels, la validation ne peut être qu'**argumentative**. Etant donné le statut référentiel de l'objet reconstruit, la grammaire comparée représente un lieu privilégié pour observer les normes méthodologiques et les pratiques discursives visant à accréditer une modélisation comme reflet d'une langue "réelle".

c) S'il se situe apparemment du côté de la rétrospection, l'examen des critères de validation, des moyens de preuve en grammaire comparée, conduit en définitive à poser le problème plus général de la validation des modèles linguistiques, quels qu'ils soient. En ce sens, la démarche reçoit une composante prospective, et devrait conduire à tirer leçon du passé: il serait en effet facile de montrer que la notion (construite) de "langue" en synchronie pose des problèmes d'accréditation fort semblables à ceux que rencontre, en diachronie, la notion de "langue reconstruite".

Le cas de arménien *erku*

3. Sans prétendre établir une synthèse sur la question de la validation en grammaire comparée, qui nécessiterait une étude de plus grande envergure, j'ai choisi de me pencher ici sur deux textes représentatifs, consacrés tous les deux à la question de l'étymologie du nom de nombre "deux" en arménien: *erku*.

3.1. Le mot *erku* a été rapproché pour la première fois de la famille de i.-e. **dwō* (cf. lat. *duo*, gr. *duo*, skr. *duvā*), par un savant norvégien, Sophus Bugge (1889, 1890, 1892), qui postula une évolution phonétique **dwō > *twu > *ku*, l'initiale *er-* résultant, pour lui, d'une influence analogique du nom de nombre "trois" *erekh*.

3.2. Estimé hasardeux ("gewagt") par Brugmann dans la première édition de son *Grundriss*, ce rapprochement fut néanmoins repris et développé par Antoine Meillet¹, qui modifia l'explication en ceci: à ses yeux, le groupe *erk-* devait résulter globalement de l'évolution, régulière malgré son étrangeté, d'un groupe **dw-* initial, évolution dont Meillet mit en lumière quelques autres témoignages probants en arménien (cf. *infra*). Diverses suggestions furent dès lors proposées par ceux qui se rallièrent à cette thèse pour expliquer les étapes du changement phonétique présumé: **dw > *rdw > *rtw > *rk > erk*; **dw > *rgw > *rkw >*

¹ Cf. Meillet 1892, 1893, 1896, 1900, 1909, 1924, 1925, 1936, 1937.

*rk > erk, ou encore *dw > *tw > *kw > *kr > *rk > erk (Grammont, 1918, 252; 1933, 199)²...

3.3. Pourquoi avoir choisi de commenter cet exemple plutôt qu'un autre ? Eh bien parce que, au même titre que les énoncés étudiés ici même par P. Ouellet, le cas de *erku* a servi d'*exemplum*, de démonstration-fétiche, au grand comparatiste que fut Antoine Meillet. Il y est revenu à plusieurs reprises, dans ses études sur la langue arménienne d'une part, mais aussi dans ses ouvrages généraux, où elle lui a servi à illustrer l'opposition entre une **ressemblance** de pure apparence, reliant deux formes en fait non congénères (c'est le cas de fr. *feu* et all. *Feuer*), et une **correspondance** véritable, signalant une communauté d'origine entre deux formes d'aspect éventuellement très dissemblable (ainsi angl. *five*, russe *piat'*, arm. *hing*, tous successeurs de l'i.-e. *penk^we "cinq"³).

Or Meillet est aussi sans doute l'indo-européaniste qui s'est posé le plus explicitement, et avec le plus de constance, le problème de l'"administration de la preuve" en grammaire comparée. On trouve la trace de cette préoccupation tout au long de son oeuvre singulièrement riche, et notamment dans son livre de 1925 intitulé *La méthode comparative en linguistique historique*, dont un extrait aborde précisément, et de manière circonstanciée, le cas de *erku*.

Ce texte sera le premier des documents analysés ici. Il sera suivi d'un passage d'Oswald Szemerényi, comparatiste contemporain dont un article a récemment remis en question l'hypothèse de Meillet.⁴

² Voici l'explication détaillée de Grammont, 1918, 252: "Quant à *kw-, qui ne comprenait pas d'h, il a conservé le -w- mais en lui faisant perdre par différenciation son point d'articulation postpalatal; à la place de ce -w-, il est resté une sonante articulée sur la partie médiane du palais, sans posséder aucun des caractères spécifiques de y, de l'l, de l'm, ou de l'n, et par conséquent ressemblant singulièrement à l'r, avec lequel elle s'est confondue. On a donc eu *kr-, qui a subi l'interversion habituelle en -rk- (avec prothèse vocalique à l'initiale)". Voir d'autres suggestions encore dans le § 6 du texte de Szemerényi cité en annexe.

³ Les exemples présentés ici sont empruntés à Meillet, 1921 (= 1914), 92-93.

⁴ Les deux extraits commentés figurent plus bas en annexe; il sera fait référence au numéro des paragraphes. Je tiens à remercier très vivement Charles de Lamberterie, sans qui je n'aurais pas connu le second de mes documents, et qui m'a fourni par écrit des renseignements très complets sur la question de *erku*.

La "preuve" selon Meillet: le texte de 1925

A. Images de l'énonciateur et de l'allocataire

4.1.1. L'extrait de Meillet, reproduit plus bas en annexe, se présente explicitement comme une réflexion distanciée sur la notion de "démonstration objective" en grammaire comparée (cf. § 1). Au singulier générique, il met en scène "le comparatiste" (§ 1), ou encore "le comparatiste historien" en situation de "donner la preuve d'un rapprochement" (§ 2). Ce comparatiste-type est d'abord comme vu de l'extérieur par un énonciateur épistémologue, qui prescrit ce qui est à faire ("il faut montrer que certaines concordances observées ne peuvent être fortuites"), et comment on peut le faire. Mais dans la suite du texte, les deux instances (comparatiste et méthodologue) se confondent sous l'étiquette neutralisante du *on* qui intervient plusieurs fois dès la fin du § 2; ils se rejoignent aussi dans l'actant implicite présupposé par les formules plus ou moins modalisatrices ou évaluatrices du genre "pas transparente", "peu vraisemblable", "d'autant moins admissible" (§ 3), "ne peut s'expliquer", "il est remarquable que" (§ 4), "deux ... rapprochements aussi bons pour le sens que..." (§ 5), etc. L'énonciateur distancié du début est donc descendu dans l'arène en tant que linguiste, triant les explications, mettant en valeur les arguments, établissant des corrélations entre faits. C'est néanmoins l'épistémologue qui reprend clairement la parole dans la formule de clôture lapidaire et péremptoire du § 8: "La démonstration est ainsi achevée", ainsi que dans tout le commentaire du § 9.

4.1.2.

"Au premier abord, le rapprochement surprend et l'on hésite à l'accepter. En réalité, il est sûr et l'on peut le montrer aisément." (Je souligne)

L'introduction du § 2 fait reposer le raisonnement sur une dissociation notionnelle entre apparence et réalité⁵. Le procédé s'accompagne ici d'une discrète nar-

⁵ "...prototype de toute dissociation notionnelle, à cause de son usage généralisé et de son importance philosophique primordiale" (Perelman et Olbrechts-Tyteca, 1983, 556). C'est préci-

rativisation du discours scientifique, grâce à l'évocation d'une temporalité: d'une phase initiale de doute, on parvient en effet à un état final de certitude, par le biais d'une transformation qui peut relever soit du topos de la conversion, si les deux *on* du passage sont compris comme désignant tous deux un comparatiste quelconque, à deux phases successives de sa réflexion, soit du topos de la persuasion, s'ils sont interprétés comme non coréférentiels. Plus bas, Meillet fait alterner deux fois de suite mouvement concessif (signalé en gras ci-dessous) et réfutation:

"Le traitement *erk- de *dw- initial est étrange. Mais on a pu montrer..." (§ 5)

"Toutefois, l'étrangeté du traitement phonétique pourrait laisser des doutes à certains esprits. La démonstration est acquise dès que l'on montre..." (§ 7)

En prêtant voix successivement aux sceptiques, puis aux allocutaires les plus récalcitrants, pour qui il est nécessaire d'avancer des arguments supplémentaires, Meillet pressent et anticipe les objections susceptibles d'être opposées à sa thèse. A noter que l'art de tenir compte d'un auditoire composite passe pour une qualité caractéristique du grand orateur (Perelman et Olbrechts-Tyteca, 1983, 28).

B. Contenu linguistique des arguments

4.2. Clairement articulés par les alinéas et par l'utilisation de connecteurs en tête de paragraphes ("Tout d'abord", "En second lieu", "Du reste", "Toutefois", §§ 3-7) les arguments obéissent à une progression savamment étudiée, et leur hiérarchisation est guidée par des critères de type linguistique.

4.2.1. Meillet commence en effet par situer *erku* dans la série **paradigmatique** où le mot apparaît: celle des noms de nombre. La cohérence étymologique et structurelle de cette série lui permet d'écarter d'emblée l'hypothèse de l'emprunt

sément ce type de dissociation qui est sous-jacent au couple antagoniste "ressemblance" vs "correspondance" dont il a été question plus haut sous 3.3.

externe (§ 3), puis de mettre en relief, toujours dans une perspective paradigmatique, la position morphologique spéciale de *erku*, qui offre dans sa finale *-u* la rémanence d'une ancienne désinence de duel indo-européenne (§ 4).

4.2.2. L'auteur s'attaque ensuite à la question du traitement phonétique **dw- > *erk-*, soulignant d'abord son caractère non isolé, apte à lui conférer le statut de "loi" phonétique. L'étrangeté du traitement - qui n'est que de l'ordre dévalorisé du paraître - se heurte en effet à l'existence de deux rapprochements lexicaux concordants, indiqués simplement par le biais d'un renvoi interne (§ 5). Mais surtout, sur le terrain même de la phonétique, un raisonnement "par la négative" vient conforter l'hypothèse de l'origine indo-européenne: le caractère initialement monosyllabique de *erku* est prouvé par le maintien de la voyelle finale, qui, autrement, aurait été amuie (§ 6).

4.2.3. L'argument dirimant, gardé pour la fin, est toutefois d'ordre morphologique. La forme du nom de nombre deux présente en effet, dans les diverses langues, une triple allomorphie *ō/ō/i* dont Meillet retrouve la trace indubitable en arménien. C'est dans une connexion de ce genre, de l'ordre de l'arbitraire, de l'asémiotique, que le savant voit l'argument le plus convaincant en faveur de l'apparemment indo-européen.

C. Fondements de la méthode

4.3. Le statut de la *preuve* chez Meillet se laisse aisément déterminer au travers de ce passage: la preuve, en grammaire comparée, ne saurait résulter que du recours maîtrisé et conscient à une série d'arguments dont aucun, à lui seul, ne suffirait, mais dont l'accumulation et la convergence sont susceptibles d'étayer avec un haut "degré de rigueur" (§ 9) la thèse d'un apparemment.

"Si plusieurs arguments distincts aboutissent à une même conclusion, qu'elle soit générale ou partielle, définitive ou provisoire, la valeur accordée à la conclusion et à chaque argument isolé en sera accrue, car il paraît peu vraisemblable que plusieurs raisonnements entièrement erronés conduisent à un même résultat. Cette interaction entre arguments isolés convergents peut résulter de leur simple énumération, de leur exposé systématisé, ou encore d'un "argument de convergence" explicitement allégué."⁶

La possibilité qui existe ou non de fournir un tel faisceau d'arguments permet de classer les rapprochements selon une échelle de probabilité, tous ces derniers n'ayant pas même "valeur" (§ 9). Le signalement par le grammairien ou le lexicographe des différences de valeur entre rapprochements est clairement présenté par Meillet comme une exigence de son éthique scientifique. Par ailleurs, linguistiquement, on a vu plus haut que l'argument morphologique domine hiérarchiquement le phonétique, selon le principe de méthode illustré dans son célèbre *Mémoire* par F. de Saussure, dont Meillet fut l'élève.⁷ C'est aussi, dans cette optique, le domaine de la morphologie, celui des régularités formelles propres aux unités significatives, qui est prioritairement visé par la démonstration du comparatiste.

⁶ Perelman et Olbrechts-Tyteca, 1983, 624.

⁷ Cela même si le statut épistémologique de la forme reconstruite n'est pas le même chez les deux savants (Reichler-Béguelin, sous presse).

L'essai de réfutation de Szemerényi (1985)

A. Les épithètes appréciatives

5.1. A la différence du texte de Meillet, celui de Szemerényi, postérieur d'une soixantaine d'années, apparaît passablement touffu. De manière assez frappante, la réfutation y prend appui sur un certain nombre d'épithètes appréciatives qui signalent l'engagement émotionnel de l'énonciateur. Alors que Meillet, soucieux d'obtenir l'adhésion intellectuelle de ses destinataires, usait de qualifications comme *peu vraisemblable, peu admissible, remarquable, frappant, naturel, étrange*, on relève, sous la plume de Szemerényi, *amazing, simply incredible* (§ 6), *fanciful* (§ 10) (voir aussi le double point d'interrogation (??) du § 6), utilisés polémiquement non pour évaluer des faits, mais pour disqualifier comme fantaisiste ou non digne de foi tout ou partie de la thèse adverse. Cette dernière va jusqu'à être qualifiée de "rêve" au § 18, et se voit opposer le caractère "rationnel" de l'explication qui resterait à trouver de *erku* (§ 9). Par ailleurs, l'auteur s'autorise une parenthèse moralisatrice sur la façon d'opérer avec les entités phonétiques, triant de façon manichéiste, parmi les collègues cités, entre le bon grain et l'ivraie (§ 9, et aussi § 18; voir pourtant sous 5.3.).

B. Le problème des ralliements, ou l'argument d'autorité

5.2.1. Toujours en contraste avec le texte de Meillet, celui de Szemerényi présente un long passage consacré à la question des ralliements. Cherchant vraisemblablement à exploiter l'idée reçue selon laquelle "un homme isolé a toujours tort", il qualifie d'emblée la thèse de Meillet de plus ou moins idiosyncratique (§ 3), avant de minimiser, au § 6, le nombre des linguistes qui l'ont acceptée. Il en mentionne pourtant cinq, soulignant leurs divergences de détail concernant les étapes intermédiaires du changement phonétique **dw- > *erk-*. Les variantes dans la filière supposée - il est difficile de parler véritablement de désaccords - sont clairement exploitées en vue d'isoler Meillet, pour qui, cependant, le véritable enjeu n'était sans doute pas d'imposer sa propre vue de l'évolution phonétique postulée (cf. 5.2.3.)

Dans un paragraphe (§ 7) de dimension sensiblement identique au précédent, produisant donc un effet d'équilibre, sont mentionnés les chercheurs qui, au contraire, à la suite de Pedersen et Brugmann (§ 4), ont explicitement rejeté l'hypothèse du linguiste français. Ils sont cités au nombre de trois: Pisani, Szemerényi lui-même, et Winter, prestigieux dédicataire du volume d'hommage où figure l'article. L'explication de *erku* due à Pisani mérite une référence spéciale, et est exposée avec quelque détail. Szemerényi néglige toutefois de signaler qu'il propose lui-même une **autre** interprétation de *erku* que celle de Pisani: on peut donc dire qu'il exploite l'argument du "désaccord" à sens unique, au détriment des seuls partisans de Meillet.

5.2.2. La place dédiée ici à la question des ralliements incite à réfléchir à l'importance accordée, dans le discours actuel de la grammaire comparée, à l'argumentation d'autorité (il suffit de penser à l'abondante série de références qui accompagne presque inmanquablement la moindre allégation). Quelles peuvent être les fonctions de cette pratique universitaire hypertrophiée, qui consiste à cautionner chaque assertion en présentant un bilan, si possible exhaustif, des positions en présence ? Ce qui est évident, c'est qu'elle permet au chercheur d'étaler l'ampleur de ses lectures, de produire un effet d'érudition et de documentation. En second lieu, il trouve ainsi l'occasion de se placer sous l'égide d'un groupe d'opinion ou d'une chapelle: il arrive même que le procédé de la référence tourne au pur coup de chapeau mondain entre collègues⁸. De toute manière, le chercheur s'en servira pour valoriser son propre point de vue, qu'il se situe sagement dans la lignée des plus grands, ou qu'il s'écarte au contraire avec intrépidité des sentiers battus. Dans tous les cas, les textes du passé ne sont pas oubliés, puisqu'ils sont cités, et la progression du savoir par accréation n'est pas ouvertement mise en péril. Héritier respectueux de ses maîtres, ou audacieux franc-tireur, novateur ou fidèle à la tradition du groupe, le comparatiste peut

⁸ La note 31 du texte de Szemerényi en fournit un bon exemple: "I realized the connexion between the Arm. and Luw. developments as soon as I met the Luwian verb, in the early sixties, but as far as I can see no one else has noticed it so far except Ivanov in his recent article. **I am very glad to be in agreement with him on this point**, although he still continues to believe (1983: 27f.) that in Armenian *dw-* could have given *erk-*." (Szemerényi, 1985, 796, je souligne)

attendre, dans l'un et l'autre cas, un bénéfice secondaire au profit de son propre discours, d'autant plus sûr que les textes antécédents n'y deviennent jamais totalement périmés.

5.2.3. Certes, il est en soi fort utile, et tout à fait légitime et recommandable, d'établir des bibliographies, et de donner honnêtement accès à ses sources. Il est à craindre néanmoins que cette activité se fasse parfois au détriment de la réflexion sur l'objet, ce dernier n'apparaissant plus comme l'enjeu d'un savoir, mais comme un pur prétexte à actes de foi ou à polémiques. Autre effet pervers possible: plus on cite de titres, plus d'éventuelles lacunes gênantes ont chance de demeurer inaperçues. Ainsi, dans notre exemple, Szemerényi accuse Meillet de "n'avancer aucun réel argument" (§ 4): or la bibliographie de Szemerényi, pourtant très détaillée, **ne cite pas** l'important passage de *La méthode comparative en linguistique historique* étudié ci-dessus. Szemerényi ne daigne pas non plus commenter l'explication de Grammont (voir *supra*, note 2), à laquelle Meillet a pourtant explicitement renvoyé (*ibid.*, 32) pour la question de l'évolution phonétique **dwō* > *erku*, même si Grammont ne proposait pas exactement la même filière que la sienne: le scénario détaillé du changement postulé n'était pas, on l'a déjà vu, le vrai souci de Meillet.

C. Les arguments proprement linguistiques

5.3. Même si elle ne se laisse extraire qu'avec une certaine difficulté, l'argumentation linguistique n'est pas absente du texte de Szemerényi. Elle se limite d'abord à deux arguments d'ordre exclusivement phonétique, qui ne manquent pas d'apparaître fortement aprioriques.

5.3.1. Premièrement, selon l'auteur, l'i.-e. **d* ne pourrait avoir donné en arménien à la fois *r* et *k* (§ 4): il fonde cette objection, à ses yeux "sans réplique" (§ 5), sur une analogie, qui se veut plaisamment ironique, avec "the proverbial wonder of eating one's cake and having it". En d'autres termes: on ne saurait avoir le beurre et l'argent du beurre, donc une consonne unique *d* ne peut en engendrer deux. La bonhomie du dicton populaire n'est malheureusement pas de nature à camoufler l'indigence du raisonnement: cette comparaison pour le moins sommaire se heurte d'emblée à tous les cas de gémiation ou de diptongaison,

auxquels on ne voit pas comment elle pourrait s'appliquer. Sans compter le fait que dans **dw*, on a affaire à un groupe, dont les linguistes ont coutume de décrire **globalement** l'évolution.

5.3.2. Secondement, pour Szemerényi, *tw* et *dw* doivent avoir subi des traitements parallèles: puisque *tw* donne *kh* en arménien, la seule issue de *dw* doit être *k* (§ 7). Cette nouvelle invocation du principe d'analogie n'atteint guère son but non plus, malgré le fait qu'elle soit emphatiquement qualifiée plus loin d'"analyse structurale du système phonologique arménien" (§ 10). Il n'est en effet nullement obligatoire qu'un groupe occlusive sonore + semi-consonne connaisse un traitement symétrique à celui du groupe comprenant, devant la même semi-consonne, la sourde correspondante. Le grec, par exemple, présente un contre-exemple très net:

"Les occlusives sonores + *y* ou *w* n'ont pas toutes un traitement parallèle à celui de occlusive sourde + *y* ou *w*, ce qui tient précisément à ce qu'elles sont sonores" ...

"Quant au groupe *dw* son traitement **ne rappelle en rien** celui de *tw*. Ainsi en attique il y a eu *correptio*, c'est-à-dire que le groupe *dw* a passé tout entier dans la deuxième syllabe, puis la mi-occlusive ainsi formée s'est réduite à un simple *d*: *odós* "seuil" de **odwós*; *dédimen* "nous craignons" de **dedw-*." [Alors que **tw* donne tantôt *ss*, tantôt *tt*: att. *téttares*, hom. *téssares* = skr. *catvārah*] (Grammont, 1933, 198, je souligne)⁹

5.4. Raisonement linguistiquement plus curieux encore, le lycien et le louvite, deux langues anatoliennes où le groupe *dw* se change en *kw*, sont invoqués tout à fait *ad hoc* par Szemerényi afin, dit-il, de "prouver" le parallélisme qu'il présume entre les traitements respectifs de *dw* et de *tw* en arménien:

⁹ Cf. Grammont, 1918, 253: "On a vu combien l'évolution des groupes consonantiques initiaux de syllabes présente de cas d'asymétrie; ...". Voir aussi Lejeune, 1972, 178-179.

"And the fact that in all these areas an original *dw-* nowhere changed to anything more than initial *kw-* **proves** that the conclusion drawn from a structural analysis of the Armenian phonological system, i.e., that *dw-* could only give *k-*, and not a fanciful reflex *erk-*, was correct." (§ 10, je souligne)

Auparavant, une connexion causale avait été postulée entre faits anatoliens et faits arméniens, le changement supposé **dw > k* étant assigné à une influence anatolienne subie par les Arméniens au cours de leur migration. C'est ainsi par le recours à des données venues d'un autre groupe de langues, et par l'hypothèse arbitraire autant qu'indémontrable d'une influence externe, que l'auteur prétend confirmer son hypothèse de départ, par une démarche de cautionnement réciproque parfaitement circulaire.

Meillet affirmait de son côté, dans un autre passage de la *Méthode comparative en linguistique historique* :

"Tout, dans la correspondance si étrange de arm. *erku* avec **dw-*, résulte de la structure de l'arménien. Une correspondance qui ne s'expliquerait pas ainsi serait suspecte." (p. 32)

D. Bilan, gain heuristique de la démarche

5.5.1. La conclusion de l'article de Szemerényi, l'achèvement de sa démonstration, ne s'opère pas comme chez Meillet sur le mode du posé, mais sur le mode du présupposé, ainsi qu'en témoigne le § 18 qui clôt l'article:

"Those who prefer a unitary source for a complex set of phenomena might regret the passing of the dream that *erk-* represented an original *dw-* and nothing else. But those who are familiar with the history of the Romance or Germanic languages will feel that there is an intrinsic probability in the new proposal."

En effet, l'extrait précédent contient au moins deux présupposés au sens de Ducrot, 1984, 20, c'est-à-dire deux propositions présentées linguistiquement comme

des évidences soustraites à la contestation, par le biais des nominalisations "the passing of...", "the new proposal":

- a) L'hypothèse de Meillet est dépassée.
- b) Il y a une nouvelle proposition.

5.3. Or, si l'on cherche à synthétiser les résultats de la démarche de Szemerényi, on peut établir le bilan suivant:

a) Concernant l'étymologie de *erku*, sous de nouveaux oripeaux, on ne fait que revenir à la solution de Bugge, sans le moindre gain heuristique (cf. 3.1. et 3.2.): sur ce point en tout cas, il n'y a donc pas de "nouvelle proposition". Notons qu'il aurait été imaginable de chercher à réhabiliter l'idée de Bugge de manière un peu novatrice, par exemple en posant, dans une perspective typologique, le problème des interactions analogiques éventuellement susceptibles de survenir au sein des paradigmes de noms de nombre.¹⁰

b) La série des mots arméniens commençant par *erk-*, interprétée avec une certaine cohésion par Meillet, se retrouve conçue comme éclatée, chacun de ses membres ayant été délibérément expliqué par une solution "alternative" plus ou moins *ad hoc* (§§ 11-17).

c) Sur le plan de la méthode, il s'ensuit que le crédit accordé au contenu phonétique, substantiel, des unités, prédomine sur l'observation des régularités morphologiques et dérivationnelles. Par exemple, l'existence de relations d'équivalence ou de proportionnalité n'est reconnue que dans le domaine du phonétisme (d'où l'idée, soutenue vaille que vaille, d'un parallélisme de traitement entre **dw* et **tw*, cf. 5.3.2.). Les faits morphologiques, de leur côté, sont appréhendés de façon atomiste, comme une accumulation de cas particuliers. Cela transparait bien dans le cas de *erkiwt* "crainte" et du thème verbal *erki-* "craindre", parents de gr. *deído*: "je crains", et faits sur une racine **dwei-* issue d'un même étymon que "deux", "exprimant l'idée de division, de doute" (Chantraine, 1968, s.v. *deído*): ces deux formes reçoivent une explication dis-

¹⁰ Influences analogiques ou différenciatrices: Blanche-Noëlle Grunig me signale le cas du paradigme allemand *eins, zwei, drei*..., passé dialectalement à *eins, zwō, drei*...

tincte de celle de *erku* (§ 5), faisant intervenir la préfixation d'une particule dont ni le sens, ni le caractère indo-européen ne sont pourtant clairement établis.

d) Enfin, il ressort de l'analyse présentée plus haut que les appréciations subjectives, les arguments d'autorité, interfèrent avec l'argumentation proprement linguistique.

Conclusion

6. Que ce soit en sciences humaines ou en sciences exactes, les artifices de la rhétorique persuasive font partie intégrante des discours savants comme des autres productions langagières: divers travaux récents ont montré que le cryptage des instances de la subjectivité y relève lui-même d'un effet de discours.¹¹ A ce titre, nos deux textes ne sont candides ni l'un ni l'autre, pas plus que le mien ne prétend l'être. Néanmoins, loin d'en inférer un relativisme absolu, il faut admettre que la conscience scientifique du chercheur peut et doit exercer son contrôle sur les moyens rhétoriques utilisés. Plus la preuve ontologique d'un modèle explicatif quelconque se dérobe, comme c'est le cas pour les reconstructions de la grammaire comparée, plus la réflexion méthodologique et l'éthique discursive deviennent prépondérantes pour assurer validité et pérennité à ce modèle. Le texte de Meillet montre bien d'ailleurs, me semble-t-il, que le scrupule épistémologique concourt de manière déterminante à l'ampleur de la perspective spéculative.

¹¹ Voir Ouellet 1984, et, dans P. Ouellet et K. Fall (éds), 1986, les articles de Latour, Ouellet, Ducrot et Berrendonner.

I. A. Meillet, *La méthode comparative en linguistique historique*, Oslo et Paris, 1975, pp. 106-109:

1 Par bonheur, le comparatiste a souvent le moyen de trouver des démonstrations relativement objectives.

2 Le type le plus caractéristique du problème qui se pose au comparatiste historien est l'établissement d'une étymologie par voie de comparaison. Pour donner la preuve d'un rapprochement, il faut montrer que certaines concordances observées ne peuvent être fortuites. Le fait que le mot *erku* "deux" de l'arménien est à rapprocher de grec *dyo*, *dyō*, latin *duo*, etc., comme on l'a vu p. 6, fournit un bon exemple du type de preuves qu'on peut employer. Au premier abord, le rapprochement surprend, et l'on hésite à l'accepter. En réalité, il est sûr, et l'on peut le montrer aisément.

3 Tout d'abord, la série des noms de nombre arméniens, de "un" à "dix", est indo-européenne. La forme *erku* de "deux" est la seule qui ne soit pas transparente du premier coup. Un emprunt, peu vraisemblable *a priori* pour un nom de nombre dans une ancienne langue indo-européenne où le vieux fonds de vocabulaire est si bien conservé dans l'ensemble, est d'autant moins admissible qu'aucune des langues connues près de l'arménien ne fournit une forme pareille pour "deux" et que par suite on ne voit pas ici comment l'arménien aurait pris *erku* au dehors.

4 En second lieu, les noms de nombre "trois" et "quatre", qui avaient en indo-européen la flexion du pluriel, ont en arménien au nominatif la forme du nominatif avec *-k'* final, tandis que, à partir de "cinq", qui est le premier des noms de nombre indo-européens non fléchis, il n'y a pas *-k'*: *erek'* "trois", *cork'* "quatre", mais *hing* "cinq", "six", etc. Or, le nom de nombre "deux" avait en indo-européen une flexion, qui naturellement était celle du duel. A l'époque historique, l'arménien n'avait plus le duel, et sans doute depuis longtemps; la forme *erku* ne peut donc s'expliquer à date historique. Et il est remarquable que *erku* soit demeuré sans signe du pluriel, alors que la catégorie du duel était abolie en arménien. Cette survivance en arménien d'une trace du duel indo-européen est frappante; elle rappelle ce que l'on observe dans lat. *duo*, gr. *dyō*, etc.

5 Le traitement **erk-* de **dw-* initial est étrange. Mais on a pu montrer qu'il se retrouve dans tous les cas où figure ce même groupe initial; deux autres rap-

¹² Afin de faciliter les renvois aux deux textes, j'en ai moi-même numéroté les paragraphes. Pour simplifier, le texte de Szemerényi a été purgé de ses notes, dont le contenu n'est pas de nature à modifier le commentaire proposé ci-dessus.

prochements, aussi bons pour le sens que celui de *erku* avec lat. *duo*, l'établissent. Et le fait s'explique en arménien (sur tout cela, voir p. 31).

[Les deux rapprochements auxquels il est fait allusion sont ceux de la racine indo-européenne **dwei-* "craindre", représentée en arménien par *erkiwt* "crainte", et *erkeay* "j'ai craint", et de l'adjectif **dwāro-* "long", reflété dans l'arménien *erkar* "long". (M.-J. R.-B.)]

6 Du reste, si *erku* était un ancien dissyllabe et si l'*e* y avait existé originellement, l'*-u* final n'aurait pu se maintenir; car, dans tout dissyllabe dont l'arménien a hérité, la voyelle de la syllabe finale s'est amuie. L'*-u* de *erku*, qui répond si naturellement à l'ancien **-ō* attesté par hom. *dyō*, v.sl. *dŭva*, etc., n'est demeuré que parce que, à la date où se sont amuies les voyelles des syllabes finales, le mot n'était pas dissyllabique.

7 Toutefois, l'étrangeté du traitement phonétique pourrait laisser des doutes à certains esprits. La démonstration est acquise dès que l'on montre les variations concordantes de la forme de "deux" en arménien et dans les autres langues indo-européennes. Comme un *ō* indo-européen est représenté par *u* en arménien, la forme *erku* repose sur **duwō*, conservé par exemple dans la forme homérique *dyō* et dans v.sl. *dŭva*, comme dans védique *d(u)vā*. Mais il y avait une autre forme **duwo*, avec *o* bref final, qui est la forme usuelle en grec, soit *dyo*. Or, à côté de *erku* "deux", l'arménien a *erko-tasan* "douze" (deux et dix), où le type à *o* bref est maintenu. Et ce n'est pas tout: au premier terme des composés, l'indo-européen avait **dwi-*, et non **dwo-*, ainsi *dvi-* en sanskrit, *di-* en grec, *bi-* en latin; or, l'arménien a *erki-* dans *erkeam* "de deux ans". Cette triple série de variations concomitantes exclut le hasard.

8 La démonstration est ainsi achevée.

9 Il n'est pas toujours possible de trouver des concordances aussi complètes et aussi nombreuses. Il résulte de là que le degré de probabilité des étymologies varie d'un cas à l'autre. Dans quelques cas, comme celui qui vient d'être cité, la preuve ne laisse rien à désirer, et elle atteint un degré de rigueur qui se rencontre rarement en matière historique. Dans d'autres, le rapprochement n'est que possible, et parfois il est malaisé d'en montrer même la vraisemblance. Entre les deux extrêmes, il y a tous les degrés de probabilité: l'un des défauts les plus graves de beaucoup de dictionnaires étymologiques, c'est qu'ils n'indiquent pas assez les différences de valeur entre les rapprochements. Si le linguiste ne dispose pas de coefficients pour noter ces différences, il ne manque cependant pas de moyens de les faire sentir et de les signaler.

II. O. Szemerényi, "Armenian between Iran and Greece", in *Studia Linguistica Diachronica et Synchronica... Werner Winter Sexagenario Anno MCMLXXXIII*, (éd. par U. Pieper et G. Stickel), Berlin, New York et Amsterdam, 1985, pp. 783-799. Extrait des pp. 790-795:

1 A further point of Armenian diachronic phonology, first tackled by Meillet almost a century ago, is again still far from having reached a generally agreed solution.

2 In the paper of 1892 mentioned already (see § 7, beginning) Meillet discussed the clusters of *consonant* + *w*, and suggested that in all of them *w* developed into a guttural stop "dont la forme dépend de la consonne précédente"; since *d* was in Armenian devoiced (*t*), the guttural developed from *w* had to appear as the voiceless *k*. A good example showing this change of *dw* to (*t*)*k* had, he thought, been found by Bugge in *erku* "two", assuming that the IE numeral *dwō* as represented by the second syllable *ku* (1892: 160 = 1977: 15).

3 But only a few years later appears what can be described as Meillet's characteristic, not to say idiosyncratic, view of the question; *erku* is no longer seen as consisting of *er* + *ku* but as reflecting as a whole the IE form *dwō*. The argument is worth quoting in full (1903: 29 = 1936: 51):

Ce traitement est instructif; en effet l'occlusive *k* est bien la sourde arménienne attendue en regard d'une sonore indo-européenne; mais *r* est un reste de l'articulation sonore *d*: l'altération du groupe *dw* est donc antérieure à la mutation consonantique arménienne.

4 The objections raised by, e.g., Pedersen (1905: 198; 1906: 398) and others are rejected by Meillet (1909: 353 f. = 1977: 132f.), although his statement does not advance any real argument:

La persistance de l'articulation dentale de *dwō* dans la très légère vibration de l'*r* arménien n'a non plus rien de surprenant.

It is of course possible to view Arm. *r* as continuing IE *d* (before the Armenian Lautverschiebung, to be sure), a phenomenon known from, e.g., Hieroglyphic Luwian. What seems, however, inadmissible is the assumption that IE *d* could give both *r* and *k*; this is surely nothing less than the proverbial wonder of eating one's cake and having it, or at least the wish to live in a world where this would be so.

5 Although I find this objection (see 1960: 97; 1964: 295 fn. 7) unanswerable, as far as I can see it has never been put in this cogent form, nor has it been

generally accepted so far. Meillet himself kept adding a growing number of examples supporting his view:

initially	<i>erku</i> "two":	IE <i>dwō</i>
	<i>erkar/erkayn</i> "long":	IE * <i>dwāro-</i>
	<i>erknčhim, erkiul</i> "fear":	IE * <i>dwi-</i>
	<i>erkn</i> "douleur":	Greek <i>odúne</i> :
internally	<i>metk</i> "soft":	IE * <i>meldwi-</i>

6 This list has been found impressive by, and has won the adherence of, quite a few scholars. But those who have given their views in detail, have produced some amazing phonetic entities. Thus, e.g., K. H. Schmidt (1962: 83-84) thought that it could not be ruled out that *metk* derived from **melrk*, while Frisk (1944: 13 = 1966: 261) suggested that the development was **meldwi-* > **meldgi-* > **meltki-* > *metk*. Dressler (1976: 305) saw the difficulties but nevertheless suggested the following steps: 1. *dw* > *rdw* (?), 2. prothesis, 3. *d* > *t*, 4. *w* > *g^w* > *g*, 5. assimilation *tg* > *tk*, 6. simplification *tk* > *k*, of which 1. and 5. are simply incredible. Very similar is Klingenschmitt's picture (1982: 225, 238 f.): **dwō* > arm. *erku* "etwa über **twō* > **tg^wō* > *tk^wū*", again without a word about how *erk-* is supposed to have emerged. A line *dw-* > *rkw-* > *erk-* seems to present no difficulties for Ivanov (1983: 28f.).

7 Other scholars find the sort of assumptions just surveyed unacceptable, and look for some other way out. Pisani points out (1951: 54 f.) that the expected development from *dw*, i.e. *k* (cf. *metk* from **meldwis* according to Meillet himself) is seen in **ku* from **dwō* which, under the influence of IE **treyes* "three", was transformed into **kru*, preserved in *krkin* "double" from **kru-kin* but changed to *erku* in the case of the monosyllable. In the case of *erki-* he also accepts connexion with **dwi-* "two", and finds the influence of *erku* decisive. And for *erkar/erkayn* he had already earlier (cf. 1950: 178 fn. 3) found a new solution by deriving both from IE **grā-* and comparing Lat. *grandis*. I myself have repeatedly stated (1960: 96; 1964: 295; 1980: 205) that, in view of the clear development of *tw* to *kh*, we must acknowledge *dw* - > *k* as the only development for Armenian, and the same view has been expressed by W. Winter also (1962: 262).

8 It would seem then that here, as in many other cases, two types of scholarly mind are sharply opposed: for the one, phonetic symbols are paper creations which can be moved at will, for the other, they are entities with strict limitations, and changeable only within the framework of definite phonetic parameters.

9 Before we now proceed to examine whether a rational explanation can be found for the troublesome element *er-*, we must first look at the other curious feature of the change in question, i.e. the replacement of the dental articulation by a velar one (: *dw* > *k*, *tw* > *kh*).

[Suit un paragraphe consacré à un détour par le lycien et le louvite, où sont mises en évidence les traces d'une évolution phonétique $dw > tw > kw$. (M.-J. R.-B.)]

10 The importance of these facts is manifest: the development $dw > tw > kw$ so clear in various (Luwian) parts of Anatolia must be causally connected with the Armenian development, and that means that the Armenian change must have taken place in some part of Anatolia during the migration of the Armenians into their historical homelands, and not in Armenia itself. And the fact that in all these areas an original dw - nowhere changed to anything more than initial kw - proves that the conclusion drawn from a structural analysis of the Armenian phonological system, i. e., that dw - could only give k -, and not a fanciful reflex erk -, was correct. It only remains therefore to see whether the additional element er - can be given a rational explanation in some other way.

11 As we have seen already, for *erku* "two" many scholars have already thought of the influence of the next numeral, either in the Armenian form *erekh* or in a form nearer to the original IE **treyes*.

12 But Meillet himself saw that *erk*- can, indeed must, have a different source in *erkan* "mill-stone", namely IE g^{wr} - (1909:354 = 1977: 133), which is just as regular as the development of *bhr*- to *erb*- (and ten to a dissimilated *elb*-) in *etbayr* "brother".

13 And this is still not the end of the story. A further source is suggested by Lycian. An adverbial element *er(i)* appears in a number of Lycian names (cf. Houwink ten Cate 1960:173):

Lyc.	Er-pigre:s	Luw.	Er(i)-pihra-
	Er-bigesis		Er(i)-piha- + zi-
	Er-pias		Er(i)-piya-

14 The adverb *eri* also appears as a preverb, cf. *es-eri-tadi* "weg-stellt (?)". Even more interesting is a phrase in the Lycian inscription 80,2f.:

mene (.)as tubidi se malija erijupama

the approximative meaning of which is: "und ihn wird strafen X und die sehr verehrte (?) Malija" (Neumann 1967: 36) or "dann wird ihn (Trq)as und die erhabene (*eri-upamana*) Malija schlagen" (Carruba 1969: 83).

15 Since the meaning is fairly clearly "very", it seems very tempting to connect *eri* with Greek *eri*- in *eri-the:lés* "very flourishing", etc.

16 For our Armenian problem this could mean that *erkar* represents **eri-dwāros*, similarly, *erki*- , in which only *ki*- can clearly correspond to IE **dwi*-,

could be from **eri-dwi-*. But a further possibility is that corresponding to *peri* there was also an elative *eri*.

17 Finally, concerning *erkn*, one should not ignore the fact that there is also *erk* "work, labour, toil" - very suitable as the source or "to be in labour" - which is in all probability borrowed from Iranian *ark*.

18 Those who prefer a unitary source for a complex set of phenomena might regret the passing of the dream that *erk-* represented an original *dw-*, and nothing else. But those who are familiar with the history of the Romance or Germanic languages will feel that there is an intrinsic probability in the new proposal.

Bibliographie

Brugmann, *Grundriss* = Brugmann (Karl) et Delbrück (Bertold), *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, 2e éd., Strasbourg 1897-1916 (1ère éd. 1886-1893)

Bugge (Sophus), 1889 = *Beiträge zur etymologischen Erläuterung der armenischen Sprache*, Christiana

Bugge (Sophus), 1890 = *Etruskisch und Armenisch*, Christiana

Bugge (Sophus), 1892 = "Zur etymologischen Erläuterung der armenischen Sprache", rubrique *erku*, *IF* 1, p. 457

Chantraine (Pierre), 1968 = *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck

Ducrot (Oswald), 1984 = *Le dire et le dit*, Paris, Minuit

Grammont (Maurice), 1918 = "Notes de phonétique générale", *MSL* 20, 212-259

Grammont (Maurice), 1933 = *Traité de phonétique*, Paris

Lejeune (Michel), 1972 = *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris, Klincksieck

Meillet (Antoine), 1892 = "Notes sur la déclinaison arménienne", *MSL* 8, 153-163 (= 1977, 8-18)

Meillet (Antoine), 1893 = "Varia", *MSL* 8, 235-245

Meillet (Antoine), 1896 = "Position dialectale de l'arménien", *MSL* 9, 149-159 (= 1977, 24-34)

Meillet (Antoine), 1900 = "Étymologies arméniennes", *MSL* 11, 394 (= 1977, 61)

Meillet (Antoine), 1909 = "Armeniaca", *MSL* 15, 353-354 (= 1977, 132-133)

Meillet (Antoine), 1921 = *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris

Meillet (Antoine), 1924 = "Remarques étymologiques", *REA* 4, 4, 1-6 (= 1977, 209-214)

Meillet (Antoine), 1925 = *La méthode comparative en linguistique historique*, Oslo et Paris

Meillet (Antoine), 1936 = *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, Vienne (1^{ère} éd. 1903)

Meillet (Antoine), 1937 = "Arm. *erkin* et *erkir*", *AIPHOS* V = Mélanges Boissacq I, Bruxelles, 1-2

Meillet (Antoine), 1977 = *Études de linguistique et de philologie arméniennes* II, Louvain

Mounin (Georges), 1972 = *La linguistique du XX^e siècle*, Paris, PUF

Ouellet (Pierre), 1984 = "La désénonciation: les instances de la subjectivité dans le discours scientifique", *Protée*, vol. 12 n° 2, 43-54

Ouellet (Pierre) et Fall (Khadiyatoulah) (éds), 1986 = *Les discours du savoir*, Cahiers de l'ACFAS, Université du Québec à Chicoutimi

Perelman (Chaïm) et Olbrechts-Tyteca (Lucie), *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, 4^{ème} éd., Editions de l'Université de Bruxelles (1^{ère} éd. 1970)

Reichler-Béguelin, sous presse = "La méthode comparative d'Antoine Meillet: statut et légitimité des reconstructions", Actes du Colloque Meillet (Nanterre, septembre 1987), *Histoire Epistémologie Langage X*

Szemerényi (Oswald), 1985 = "Armenian between Iran and Greece", in *Studia Linguistica Diachronica et Synchronica... Werner Winter Sexagenario Anno MCMLXXXIII*, (éd. par U. Pieper et G. Stickel), Berlin, New York et Amsterdam, 783-799